

ROBER RACINE

L'OMBRE DE LA TERRE

roman



Extrait de la publication



Boréal

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

L'OMBRE DE LA TERRE

DU MÊME AUTEUR

Le Mal de Vienne, roman, L'Hexagone, 1992.

Là-bas, tout près, roman, L'Hexagone, 1997.

Le Dictionnaire suivi de *La Musique des mots*, récits, L'Hexagone, 1998.

Le Cœur de Mattingly, théâtre, Boréal, 1999.

Rober Racine

L' O M B R E D E L A T E R R E

roman

Deuxième volet de la trilogie

Le Cœur de Mattingly

Boréal

Les Éditions du Boréal remercient le Conseil des Arts du Canada ainsi que le ministère du Patrimoine canadien et la SODEC pour leur soutien financier.

Les Éditions du Boréal bénéficient également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

© Les Éditions du Boréal 2002
Dépôt légal : 3^e trimestre 2002
Bibliothèque nationale du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Les Éditions du Seuil

Données de catalogage avant publication (Canada)

Racine, Rober
L'Ombre de la Terre
ISBN 2-7646-0189-1

I. Titre.

PS8585.A267O42 2002 C843 .54 C2002-941372-9

PS9585.A267O42 2002

PQ3919.2.R32O42 2002

*À Monique Léger,
pour toutes ces respirations.*

1

Puis il y eut un son devant la lune.

Le vieux Giotto se tourna vers Matéo et lui dit : « Écoute la lune comme elle brille. » L'enfant leva la tête et aperçut dans le ciel de mai un avion qui effleurait une pastille de lumière cendrée. La rumeur du Cessna doré s'éloigna et disparut au-dessus des trois clochers de la colline Bortorino.

Dans le village italien d'Orvita, au bord de l'Adriatique, on l'appelait Giotto. C'était un colosse aux cheveux roux. Il s'habillait de blanc, de gris, de pêche ou d'écru, les couleurs de la lune. Il vivait seul depuis quelques années. Les gens racontaient qu'il avait été espion, pilote d'avion ou diplomate. Rien ne laissait croire le contraire. Le soir, il se tenait debout à sa fenêtre. Il contemplait le ciel, un cigarillo à la main. Il n'avait plus d'âge. « À quoi bon », disait-il. À ceux qui s'informaient de lui, il répondait : « Je me prépare. »

Nul ne savait de quoi il était question. Pour les villageois, l'âge, les excès et la solitude avaient fait leur œuvre. Dans sa maison, il passait ses jours à méditer, à aimer les femmes, à boire de la liqueur de mangue ou à regarder les classiques du cinéma. Parfois, il assistait aux matchs de boxe de son ami Motto. Ou bien il se rendait dans le quartier ocre visiter deux jeunes femmes, Bettina et Fioretta. Il les appelait affectueusement « les petites Modigliani » parce qu'elles avaient ce visage indéfini des personnages du peintre. Giotto leur racontait sa vie. En retour elles le faisaient jouir d'un regard, d'une pose ou de quelques chuchotements luisants de salive. Les habitants d'Orvita connaissaient leurs rituels érotiques. Les plus âgés du village priaient pour eux, le dimanche. Lorsque le sacristain sonnait les cloches pour annoncer un baptême, une messe, il ajoutait trois coups secs à leur intention.

Longtemps Giotto avait piloté des avions pour le compte de la Nasa. C'est lui qui avait transporté aux quatre coins du monde les pierres lunaires que les astronautes des vols *Apollo* avaient rapportées. Elles étaient destinées aux musées des sciences. Le jour où la Nasa avait envoyé une équipe sur la lune pour recouvrir le cratère Plinius de pigment rose — le caprice d'une femme d'affaires texane — Giotto était devenu inconsolable. Ce baiser friable, posé sur la poussière basaltique de la mer de la Sérénité, l'attrista autant que la coloration de certains films noir et blanc. Il quitta ses employeurs et retourna vivre à Orvita où les femmes appelaient la lune l'ombre blanche de la Terre. Giotto y était né à la fin des années vingt. Il y vécut jusqu'à l'âge de neuf ans. Avec la montée du fascisme, ses parents et lui quittèrent l'Europe pour aller vivre en Amérique. Son

père, cartographe, fut l'un des premiers à réaliser un atlas de la lune. Il aimait décrire à son fils les nuances de la lumière sélène : « Ce soir, on dirait le visage de Greta Garbo dans *Mata Hari*. » Giotto reçut de lui l'amour des femmes, du cinéma et du dessin.

À la fin de la Deuxième Guerre mondiale, Giotto avait rencontré Nelly, une jeune comédienne du Cap-Breton. Il comprit tout de suite qu'elle serait la femme de sa vie. Ils se fréquentèrent quelques mois. Une entente spirituelle intense les unissait. Ils se marièrent. Ils eurent une fille, Gabriella. Très tôt, l'enfant manifesta des dons exceptionnels pour le chant. Elle fit des études musicales au conservatoire de Milan où une tante de Giotto avait enseigné. À vingt-quatre ans, elle enregistra un disque des madrigaux et mélodies de don Carlo Gesualdo. L'enregistrement remporta un succès inattendu. Gabriella donna plusieurs concerts dans les principales capitales du monde, heureuse, célébrée. À la fin de la vingtaine, elle devint de plus en plus faible. On diagnostiqua une cardiomyopathie. Il fallut lui greffer un nouveau cœur. Elle cessa toute activité et fut hospitalisée. Elle resta sous observation quelques mois. Malgré sa grande fragilité, elle égayait les autres patients, surtout les enfants, qu'elle adorait. Puis, un jour de mai, le cœur compatible tant attendu arriva. C'était celui d'un homme : Edward Mattingly, mort quelques heures plus tôt dans un accident de la route au Nouveau-Mexique. L'opération fut une réussite. Gabriella devint une nouvelle miraculée. La même année, elle fit la connaissance de Jérôme, jeune professeur d'architecture. Un second miracle se produisit : elle mit au monde un garçon en parfaite santé qu'ils appelèrent Matéo.

Giotto se prit d'affection pour son petit-fils. Il le surnommait Tycho parce qu'il avait un grain de beauté au bas de la joue gauche qui rappelait ce cratère blanc sur la lune. Matéo avait les cheveux noirs et la peau douce. On le voyait souvent vêtu d'un jean bleu clair et d'un t-shirt marron rayé de mauve. Il était calme, mais vif. Il aimait courir à toute allure, nager dans le ruisseau des Torini ou capturer des mouches qu'il baptisait Mardi, Novembre ou Printemps. Une fois enfermées dans des pots, avec cette science qui n'appartient qu'aux enfants, il les déposait dans les clochers du village, fusées de ses jeux d'enfant. Giotto passait beaucoup de temps avec lui. Il lui racontait des histoires étonnantes, les hallucinations des aviateurs perdus dans la nuit, leurs évanouissements, l'histoire des voyages spatiaux. « Si les hommes contemplaient la lune chaque soir, lui disait-il, juste un peu, comme pour une prière, tout irait mieux. Mais depuis qu'ils se sont posés là-haut, le rêve de l'humanité s'est altéré ; il a été touché. C'est imperceptible, mais des pieds ont laissé une pellicule au creux des songes. Il y a là-haut des traces de pas, de pneus, des dessins, quelques photographies, des objets. Les astronautes ont rapporté des bouts de lune. Chaque caillou porte en lui une légende déposée là. »

À l'aube, Giotto allait à la mer regarder le lever du soleil après « le bas du vent », disait-il. Il emportait avec lui un cahier à dessins, un crayon gras et l'atlas de son père. Il traçait des cartes lunaires, mangeait des pistaches ou buvait du thé à saveur de clou de girofle et de cardamome. Après avoir refermé son cahier, il s'allongeait sur le sable et sommeillait jusqu'à ce qu'Anetta, la femme de Sesto, l'antiquaire, sonne une cloche pour annoncer l'ouverture de

sa boutique. Parfois, il faisait une halte dans la chapelle, tout près, pour méditer, sentir l'humidité des pierres ou le vacillement des lampions. La foi des fidèles, toujours, l'impressionnait.

Sesto avait soixante-quatorze ans et pesait trois cents livres. À la mort de sa mère, cet ancien boucher était devenu fou. Alors qu'il croyait hériter de l'abattoir familial, elle lui avait légué sa boutique d'antiquités. Lorsqu'un visiteur entrait pour acheter un vase ou un écrin, Sesto affirmait qu'il descendait en droite ligne du veau d'or. S'il racontait l'histoire des colifichets qui encombraient la boutique, il devenait sarcastique. Il adoptait le ton particulier de certains guides touristiques : « Sur ces objets, des regards célèbres se sont posés. Cette épingle à cravate, par exemple, aurait été regardée, dit-on, m'a-t-on assuré, par le boucher du pape Léon XIII. Cette potiche en porcelaine représentant une dinde mauresque aurait été reniflée par le lévrier dépressif d'Églantine de Parmentier, filleule illégitime de Svati d'Ajanta, marraine d'une vache sacrée. Là, cet éventail corail ventila les tétons lactés de la comtesse de Castiglione, pâmée. En bas, à gauche, à côté de ce cadre inexistant recouvert de poussière Louis XIII, se trouverait l'incalculable dessous-de-plat d'argent dans lequel l'archange Gabriel Sixte de Lombardie dépeça un canard sauté aux truffes de Belgique... Ici...

— Sinon, ça va, Sesto ? demandait Giotto.

— Devine ce que j'ai trouvé hier matin aux puces. Un paysage anglais grandeur nature coulé dans de l'acier trempé de la dimension d'un port. Avec ça je vais être tranquille. »

Giotto visitait Sesto pour apaiser sa tourmente. Il lui racontait des anecdotes au sujet des vols spatiaux, les

feintes érotiques des petites Modigliani ou fredonnait des airs populaires du Québec où il avait vécu avec Nelly et Gabriella. Mais ce que Giotto appréciait le plus dans ce capharnaüm aux vitres roses, c'était la parade d'un paon blanc surnommé Dieu. Sesto l'appelait ainsi « parce qu'un fervent l'avait observé tout en mangeant une glace à la merise achetée au Vatican », disait-il.

« Tu sais ce que j'aime chez Dieu, Sesto? C'est qu'il défèque partout dans ta boutique. Qu'un dieu souffre d'incontinence, ça humanise. Cette odeur de fiente, mêlée à tes célébrités païennes, je trouve ça crétin. Ça me rappelle les combats de boxe de Motto. Tu devrais venir un soir. Ça t'amuserait. Ses gants ont cassé la gueule à des adolescents qui se sont branlés devant Madonna au Palazzo. »

Parfois Sesto perdait l'équilibre, à l'image d'une antique balance recevant sur ses plateaux des marchandises et des poids inégaux. Dans sa détresse, il n'était pas rare de le voir peser la lumière du jour qui pénétrait dans sa boutique. Il avait placé l'instrument de mesure sur l'appui d'une fenêtre. Le plateau droit recevait un rayon de soleil, l'ombre effleurait l'autre. Rien ne bougeait. La balance dormait. La lumière se déplaçait, pas la matière. Sesto affirmait que le poids de la clarté l'emportait sur celui de l'obscurité. Ou alors l'ombre du matin pesait davantage que celle de midi. Il passait des journées à observer ces modifications. Certains matins, à son insu, Anetta déposait sur l'un des plateaux une fine pellicule d'acétate transparente ou la pelure d'un petit oignon blanc, pour satisfaire l'illusion de son mari. Alors là, oui, une inégalité s'offrait à sa vue. Dieu criaillait, Sesto souf-

flait, rangeait des piles de vieux journaux, des cartes postales du début du siècle, deux ou trois boucliers romains bosselés, des chenets de Russie ou des châles ayant appartenu aux mères de « sommités anciennes », disait-il.

Avec eux vivait Livio, jeune orphelin de vingt ans. Sesto et Anetta l'avaient adopté à sa naissance. Il veillait à l'entretien des lieux et au bonheur de Dieu. Livio souffrait de déficience intellectuelle, et une lumière d'énigme émanait de son être. Cela se voyait à un certain hébètement lorsqu'il fixait une breloque ou les sourcils d'un client, immobile. Ses dents mal alignées faisaient dire à Anetta : « Cet enfant a une denture de cheval. » Il attirait spontanément la sympathie. Tous l'appréciaient. Pour travailler, Livio s'habillait de noir : « C'est pour les confondre », disait-il, en parlant de personnages invisibles. Il portait une casquette fluorescente du dernier Mundial ou celle des Broncos de Denver, cela dépendait de la température.

En plus de la grande maison d'Orvita, Giotto avait reçu en héritage de son père la Greta. Il s'agissait d'une grosse voiture, une Ford des années cinquante, aux ailes rondes, trois tons : vert, lilas et crème. Giotto la trouvait extravagante mais n'osait s'en défaire. Des inventeurs et de nombreuses vedettes de cinéma y avaient pris place. Un soir, ce fut Greta Garbo. Elle renversa accidentellement une bouteille de parfum. Quarante ans plus tard, l'intérieur embaumait toujours l'odeur d'une marque au chiffre célèbre. Quand Matéo y monta pour la première fois, il dit à son grand-père :

« Ça sent drôle...

— C'est l'haleine de Greta Garbo amoureuse d'un toréador blessé. »

Matéo comparait la voiture à une pastèque. Giotto adopta ce nouveau sobriquet pour le véhicule.

Une fois la semaine, Giotto assistait aux combats de boxe de Motto. Le cuir rouge de ses gants lui rappelait la poitrine luisante de Floquet de Neu, le gorille albinos du zoo de Barcelone. Ils discutaient souvent de ces affrontements. Giotto y voyait une métaphore de sa propre existence. Motto parlait peu. Mais lorsqu'il s'agissait de sa vie dans le ring, il devenait intarissable.

« ... Tu comprends, Giotto ? Les saboteurs, les briseurs d'enthousiasme, les éteignoirs, c'est eux que je regarde à travers les yeux de l'adversaire. J'attends la faille, l'endroit où ça va craquer. Je guette le brouillard, le bluff devant moi. Tu comprends?... Lorsqu'il s'ouvre, je frappe, je casse. Ma droite part comme une flèche. Chhhtouk ! Quand je reçois un coup, c'est une décharge qui fend mon corps. Regarde ici... ma joue, mes sourcils, mon nez. Tu dois regarder l'autre droit dans les yeux, poings levés, pieds en mouvement, épaules roulantes. Mater le regard assassin. Cogner pour cogner ne m'intéresse pas. C'est déstabiliser qui m'anime, mettre K.-O., gagner. C'est tout. Entre les câbles, l'approximation est ta pire ennemie. L'exagération n'a pas de place. Seule la blessure est exacte. Tu comprends?... »

Giotto n'avait pas besoin d'un dessin. Bien avant ce son devant la lune, oui bien avant, Giotto avait livré un combat inégal avec un monstre. Il l'appelait « le beau transparent ». Un affrontement où ring et adversaire étaient devenus un seul être devant lequel, nuit et jour, pendant trente années, Giotto avait baissé la garde, pour enfin abdiquer.

Quand Matéo eut huit ans, ses parents le confièrent à son grand-père le temps d'un court voyage à bord de leur voilier *La Karima*, sur la Méditerranée. Un soir, Giotto monta sur le toit de sa demeure avec Matéo pour lui parler des pierres lunaires. Celle de Manille, aux Philippines, le faisait rêver tout comme celle de Tucson, en Arizona. En les cueillant, les astronautes avaient observé des lueurs mêlées à l'image de la Terre au loin. Giotto revoyait ce qu'ils avaient vu sur la lune.

« La lune est sur la Terre, petit. Elle est ici, à nos côtés, et personne ne s'en préoccupe. Depuis que les hommes de la Nasa ont rapporté ces pierres, la planète a des frissons de lune. On m'a traité de fou à cause de mon attachement à ces cailloux. Pourtant, il y a un secret à percer là. Je le sens bien. Maintenant, je suis trop vieux. Mes jambes ne suivent plus. J'aimerais revoir celle de Barcelone, la dernière que j'ai livrée.

— Est-ce une grosse pierre ?

— Ferme ta main. »

Matéo regarda son poing, vit les jointures en escalier de ses petits doigts souillés de terre, ses ongles rongés, la bordure d'une croûte décollée.

« Grosse comme ça ?

— Oui.

— Elle est quelle couleur ?

— Grise. C'est un mélange de cendre et de lait caillé. Sur l'une de ses faces on voit une série de petits cristaux. Ça brille comme du sucre au soleil. Mais si tu l' observes au microscope, tout devient multicolore. On dirait un kaléidoscope. »

Matéo regarda le ciel. Il y avait donc des couleurs cachées dans tout ce noir, derrière cette pastille de lait. Giotto traça sur la poussière de la corniche le contour de la pierre lunaire. L'enfant observa le dessin et nota la saleté au bout de l'index de Giotto.

« Ces pierres ont un pouvoir magique, tu sais. Il faut les écouter, les regarder longtemps, attentivement. Dans les musées, les gens passent à côté sans se rendre compte. Ce n'est pas comme les météorites. Celles-là, elles nous tombent dessus au hasard, sans avertissement. Elles sont très belles. Ce sont les gitanes de l'espace. On ne sait d'où elles proviennent. Mais les pierres lunaires, nous sommes allés les cueillir avec soin en des lieux précis. En particulier celles des dernières missions : *Apollo 15-16-17*. Les astronautes avaient reçu une formation spéciale en géologie. Ils ont pris soin de ramener les pierres qui offraient un réel intérêt. »

Giotto souhaitait les revoir une dernière fois. Son itinéraire était prêt.

« L'être humain a toujours été intrigué par ces formes, là-haut, les mers, les monts. Avant que la lune ne soit visitée, elle était un écran de cinéma. Chacun y projetait ses rêves, ses histoires, ses légendes. Depuis, elle est devenue une scène de théâtre. Lorsque tu la regardes, dis-toi qu'il y a là des initiales tracées dans la poussière de basalte, des ombres nouvelles, des reflets colorés, les photos de famille des astronautes, leurs signatures, des mots gravés, trois jeeps, six drapeaux américains plantés au sol, quelques caméras de télévision, des instruments scientifiques, des combinaisons spatiales, trois balles de golf, un fer 6, bien d'autres choses encore. Rien n'a bougé, sauf nos rêves, transformés par quelques hommes. Ils ont marché, parlé, sauté, dansé, prié, roulé, chanté, exploré, mangé, ri, dormi là-bas. Des musiques ont joué autour de la lune. Pour la première fois, des hommes sur un autre sol nous ont regardés sur la Terre. Eux, dans l'éblouissement d'une "magnifique désolation" ; nous, tournant sur la planète bleue, au centre d'un "monumental isolement". Nous étions plus de quatre milliards à être observés, et ils ne nous ont jamais vus. Nous étions plus de quatre milliards à essayer de les voir, personne n'a réussi, sauf à la télévision. »

Matéo écoutait ces noms nouveaux. Mers de la Fécondité, des Pluies, des Humeurs, de la Connaissance ; cratères Descartes, Copernicus, Lavoisier, Tycho ; monts Ampère, Hadley, Pico... Il imaginait des repaires mystérieux, des missions secrètes. L'architecture des vaisseaux spatiaux, les comptes à rebours, les noms des astronautes, leurs paroles,

la description de leurs sorties dans l'espace et sur le sol lunaire lui offraient autant de scénarios possibles à réaliser avec ses mouches le lendemain. La veille, il avait attrapé une femelle verte à reflets or. Il l'avait surnommée Printemps. Elle vivait enfermée dans un petit pot à pilules transparent, « le simulateur de vol », disait Matéo. Il avait déposé le contenant sur la platine en mouvement d'un tourne-disque. Giotto lui montrait le dessin des écussons des missions *Apollo*. Il en expliquait la signification. La lune était devenu un disque blanc gravé de récits, la compagne du visage transfiguré d'un enfant. Matéo voyait chaque fait avec netteté. Il semblait déjà connaître ces histoires que lui racontait son grand-père. Pour lui ce n'était pas une simple image dans le ciel, mais la nature en son lointain, aussi vivante et réelle que la petite croûte craquelée sur le dessus de son pouce.

« À part le vide et le froid sidéral, rien ne nous sépare de la lune, Tycho. Elle est libre dans l'espace comme toi et moi sur cette maison ou l'arbre devant la boutique de Sesto. Elle est un peu plus loin, c'est tout. »

Entre Giotto et Matéo, les temps de l'Histoire se mêlaient pour devenir un présent multiple. Sur l'ombre blanche de la Terre se posaient des regards, des noms évocateurs : *Columbia*, Printemps, *Monodiella flexuosa*, mer de la Tranquillité. Dans les yeux de l'enfant, ces figures portaient des émerveillements, des risques également. *Columbia* effectuait une dix-septième orbite lunaire et la mouche Printemps, après qu'il l'eut endormie, reprenait ses sens. Dans le Tibesti, Théodore Monod donnait son nom à une fleur : *Monodiella flexuosa*. Le désert offrait à

cet homme une fleur qu'il ne retrouverait plus par la suite. Trois kilomètres au-dessus de la mer de la Tranquillité, le module d'exploration lunaire *Eagle*, le LEM, effectuait un repérage à vue et amorçait sa descente avec la souplesse, la lenteur, la délicatesse d'une anémone en suspension.

« Ta mouche Printemps, Tycho, doit accomplir le projet que tu lui as imposé. Elle n'est plus libre maintenant. Tu te sers de sa vie, de sa perfection pour faire une expérience d'enfant. En 1969, la Nasa a réuni *Eagle*, *Columbia* et ses trois astronautes pour réaliser le défi d'une nation, le vieux rêve de l'humanité. Les États-Unis voulaient être les premiers à marcher sur la lune et devancer les Russes. C'était légitime, mais sans importance. Que Neil Armstrong ait été le premier à marcher sur la lune et Buzz Aldrin le second importe peu. Un coup de chance pour Armstrong, une tragédie personnelle pour Aldrin. Printemps n'est ni la première mouche à servir pour une expérience, ni la dernière. Mais en ce moment, elle est la seule. C'est cela qui est beau. Ce soir, je penserai à elle avant de m'endormir. Je souhaiterais que ton expérience soit réussie comme j'ai prié à l'époque pour que l'*Eagle* se pose en douceur dans sa tranquillité. Cette nuit-là, il y avait un aigle et une colombe autour de la lune. Ce soir, dans ton cœur d'enfant, une mouche et son printemps devront tenir le coup jusqu'au lendemain. »

L'Ombre de la Terre

À Orvita, en Italie, un homme qui s'appelle Giotto raconte à son petit-fils, Matéo, sa passion pour les voyages lunaires et les pierres qu'on en a rapportées. Une jeune fille avale des lucioles avant de se coucher dans l'herbe pour regarder les étoiles. On projette des classiques du cinéma muet sur les voiles des navires amarrés dans le port. Un paon blanc, appelé Dieu, est assassiné d'un coup de diapason en plein cœur.

Voici un livre qui amène le lecteur radicalement *ailleurs*. Comme dans chacune de ses œuvres, quel que soit le médium — musique, arts visuels — qu'il choisit d'utiliser, Rober Racine, avec une infinie liberté et une prodigieuse invention, transgresse toutes les règles pour en tirer des effets « inouïs ».

Dans *L'Ombre de la Terre*, ce sont les voyages *Apollo* qui servent de point d'appui à son imagination poétique. Ce roman, que baigne une lumière irréaliste et qu'habite une sourde violence, dit de manière poignante cette attirance pour la disparition et l'infinie solitude que l'on ne peut manquer d'éprouver quand on sonde les immensités glacées du cosmos.

Rober Racine est musicien, romancier et dramaturge. En 2001, le Musée des beaux-arts du Canada, à Ottawa, présentait une grande rétrospective de son travail dans le domaine des arts visuels.